

pas ! Quant à moi je puis affirmer que dans ce pays de splendides voleurs demeuré un des pays de mes rêves, on ne m'a jamais dérobé la moindre chose, sauf les timbres de mes lettres, à la poste qui est magyare.

Naturellement les écrivains tchèques se sont toujours beaucoup préoccupés de ce petit monde archaïque, qui semble, en plein xx<sup>e</sup> siècle et sur la route de l'express Budapest-Berlin, un îlot préhistorique slave. Et cependant Dietva n'a pas encore son roman quoique un grand romancier y ait passé. M<sup>me</sup> Bozena Nemcova, l'auteur charmant et ému de *Babicka*, y fut avant le chemin de fer qui va tout gâter et l'a décrit, des pages 400 à 452 du volume second de ses *Sobrané Spisy*, avec une sorte d'émerveillement. Émerveillé et abasourdi on le serait à moins. Je ne connais que l'Albanie, toute féodale encore, pour valoir un peu de ce que vaut Dietva en étrangeté et en grandiose antique. À défaut de l'œuvre d'art nécessaire qu'appelle une population de ce caractère abrupt et de cette beauté — et il y eût fallu Barbey d'Aurevilly, ou il y faudrait Rachilde — Dietva a désormais son histoire. La chronologie établie par M. Medvecky a un grand intérêt, surtout dans les pages qui concernent la période de Rakoczy. L'étude très consciencieuse et méthodique sur le dialecte est au point de vue linguistique slave de première importance ; mais j'aime mieux encore celle sur la vie, la musique et la chanson populaires. Après un tel livre, le poète aura beau jeu. Quant au pittoresque, il s'est réfugié un peu trop exclusivement dans l'illustration due en majeure partie à la naïveté encore maladroite, mais charmante, de M. Jaroslav Augusta. Le reste est document photographique et aurait pu facilement être encore plus riche. Je sais à qui, de Slovaque aussi, on aurait pu s'adresser.

Prague a de charmantes revues musicales ; l'une des plus récentes, dirigée par le Dr. San Branberger, se pare du beau nom de **Smetana**. Je note dans les numéros que j'ai sous les yeux une fort judicieuse étude de M<sup>lle</sup> Katynka Emingerova sur les femmes dans l'œuvre du Maître qui titre la jeune revue. L'auteur démontre combien peu il y a de wagnérisme dans l'expression par la musique de ces caractères de femmes exclusivement tchèques : Libuse, Milada, Marjenko, Madame Rose et les autres. Il a su indiquer en passant l'analogie de la Milada de *Dalibor* avec la Leonore de *Fidelio*, mais s'est bien gardé de constater que les pages les plus passionnées de la musique de Smetana lui ont été inspirées non par l'amour, mais par l'amitié et par la patrie. Smetana, qui fit le voyage de Munich exprès pour *Tristan et Iseult* qu'il admirait passionnément, n'aurait su se permettre rien de pareil. Ce fut un chaste. Pour en arriver aux abois de la passion rompant toutes digues, la musique tchèque dut atteindre à Fibich, au deuxième acte incendiaire de *Sarka* et à *Pad Arkuna*.

Un peu plus loin, M. San Reichmann établit avec compétence l'état de la littérature concernant *Richard Strauss* et M. Arnost Kraus traduit, d'après la revue danoise *le Siècle neuf*, un fragment autobiographique de M. Edward Grieg : *Mon premier succès*.

— La revue **Krasa naseho domova** poursuit, avec le relatif succès qu'on ne dépasse jamais dans un tel ordre de faits, son but qui est d'arrêter dans la mesure du possible l'enlaidissement industriel de la Bohême et la destruction systématique des vieilles villes. Il s'agit aujourd'hui de Nymburk. Mais pour une fois M. J. Emler n'a pas de grave plainte à enregistrer : au contraire, une population intelligente a pris à cœur de conserver à la petite ville sa physionomie heureuse et provinciale. Ici il faudrait définir le caractère provincial tchèque. Ce ne sera pas pour aujourd'hui : les derniers numéros de **Volné Smery** nous sollicitent.

C'est toujours la revue d'art d'Europe qui, parmi celles de prix abordable, apporte le plus de soin dans le choix et le tirage de ses illustrations. Dans le texte, signalons d'habiles traductions de textes, qui ne sont plus d'hier, de Maurice Barrès, Paul Gauguin et Fromentin, l'essai de M. F.-X. Salda sur *Ibsen* et les habituelles chroniques du même esthéticien. Entre un numéro *Rembrandt* et un numéro *Liebermann*, qui montre la Société Manes entrant à son tour, mais probablement à son insu, dans la vaste conspiration de l'Europe entière pour bombarder chef de file de l'art allemand cet habile homme qui n'apporte rien de nouveau ni même de renouvelé et qui ne témoigne pas même d'une vision personnelle de la plus plate réalité, il convient de s'arrêter avec attention au numéro *Max Svabinsky*. Car il s'agit là d'un portraitiste et d'un fantaisiste tchèque, tantôt de la plus rare conscience appliquée de la plus scrupuleuse exactitude, tantôt de l'imagination coloriste la plus dévergondée. Et cependant avec encore cette même application et ce même scrupule dans le dévergondage ! Il y a de lui notamment certain effet de callipygisme fanfreluché en plein air, sous un acacia fleuri, dont la polissonnerie minutieuse et savante montre bien ce que peut devenir la notion de gauloiserie au soleil de l'été morave. Il faut du reste avoir vu cela pour bien comprendre aussi quel ironiste énorme et funambulesque dissimule la délicatesse patiente et studieuse du si individuel portraitiste de la société et des grands hommes tchèques. On a peut-être pu voir aussi fou ; on a rarement vu plus soigné. On pense un peu à ces caprices sédentaires de très vieux savantasses à besicle et couverture de carton vert qui burinent studieusement des vers latins sur les puces, l'hermaphroditisme... ou ce que vous savez. Or il y a dans la technique de M. Svabinsky à côté de toutes les joies de la couleur la plus radieuse, plus de traits de plume qu'il n'en faut pour copier une apocoloquintose. C'est un drôle de corps, mais un artiste de premier